

L'exubérance de la vie est-elle taboue ?

par Philippe Godard, auteur d'ouvrages documentaires pour la jeunesse

Notre quotidien...

Rien ne va plus ! Feu sur les bébés, aux prises avec des chaînes de télévision et des sites internet dont ils sont devenus les cibles. Bambins gouffres à gadgets, à alicaments et à jouets *Made in China*. Bébés-marchés, enfants consommateurs, engagés de force dès le plus jeune âge dans les joies du productivisme-consumérisme. Exagération ? Sûrement pas : nous voyons, partout autour de nous, les stigmates de cette forme tentaculaire d'asservissement de l'humain aux marchandises. Ne nous en étonnons pas : les enfants ne sont pas les seuls frappés.

Nous, les adultes, montrons le mauvais exemple en consommant sans modération et, notamment, en utilisant des outils à tout moment de notre vie. Nous ne savons plus vivre sans notre dose de gadgets divers, de biens de consommation peut-être frelatés mais tant appréciés ! Le téléphone portable est la plus emblématique de ces prothèses contemporaines, et son développement inouï, avec l'accès à internet des smartphones et leur capacité à tout faire, à se transformer en cartes de crédit comme en billets de train, est emblématique de notre addiction à la consommation, sans parler du culte de la technologie et de la miniaturisation.

Désormais, cette invasion de prothèses synthétiques, de programmes ou de logiciels étourdissants s'attaque à la pureté de la petite enfance...

Les miracles de la technologie

Notons tout d'abord que ces exploits sont devenus *possibles*. Ce n'est pas l'effet du hasard si notre monde n'a plus rien à voir avec ce que nous imaginions il y a quarante ans. Dans la série télévisée « Mission impossible » des années 1966-1973, il fallait être un agent de la CIA surentraîné pour utiliser des appareils comme des micro-caméras de surveillance ou des talkies-walkies miniatures. De nos jours, n'importe qui peut installer un système de vidéosurveillance chez lui, et se servir de son portable pour communiquer, bien sûr, mais aussi prendre des photos, envoyer des messages, surfer sur le net, etc. Pour réussir ce miracle, la technologie, et particulièrement l'informatique, a su devenir intuitive - ce mot reflète bien mieux la réalité que « conviviale », qui dit tout en ne pointant pas la vraie réussite technologique. Intuitive, donc : un enfant de deux ans peut aujourd'hui jouer avec un iPhone, et cela n'est pas anecdotique : dans le monde contemporain, la technologie de pointe ne nous a pas demandé de devenir des experts pour pouvoir l'utiliser. Elle s'est à l'inverse penchée jusqu'à nous, s'est pensée comme l'outil quotidien de Monsieur Tout-le-

Monde. Jusqu'aux tout-petits. La technologie contemporaine bâtit son succès sur cette banalisation du progrès technique, et la capacité de chacun, de dix mois à cent quinze ans, à la faire fonctionner. Désormais, nous sommes tous a priori concernés par des appareils hautement sophistiqués, pour chaque circonstance de notre vie. Ne pas nous en servir relève du refus réfléchi, et pas de la seule indifférence.

Il est par conséquent « naturel » que l'enfant, même très jeune, soit lui aussi prothésé de smartphones, écrans, jeux vidéo... Donc qu'il les consomme. Ou plutôt que ses parents le fassent entrer très tôt dans le monde merveilleux de la consommation. La médaille a son revers : nous côtoyons désormais un univers très différent de celui de notre propre enfance. Le vivant est inséré dans un système de production-consommation qui n'échappe plus aux ambitions du progrès technologique ; il devient un terrain d'expérimentation, une marchandise, au même titre qu'un objet inerte ou mort. Nous pouvons le vendre mais surtout le remodeler, le recréer, l'améliorer. Nous construisons une planète plastique, technologique, sans déviance, sans surprise. Sans vie ?

Fin du biologique, du naturel, du vivant ?

Ce bannissement du biologique dispose de nombreux relais intellectuels pour donner l'illusion de sa viabilité. Sans les passer tous en revue, pensons à quelques philosophes en vogue, comme Francis Fukuyama. Dans son célèbre essai *La fin de l'Histoire et le dernier homme*, paru en 1992, Fukuyama montre que le capitalisme s'est construit sur sa capacité à faire profiter les peuples des découvertes de la physique, et donc sur la banalisation de l'accès de tous, chaque jour, aux outils technologiques issus de la recherche fondamentale. Le plus important chez Fukuyama n'est pas de savoir si nous vivons la « fin de l'Histoire, » mais plutôt de nous demander si ce « dernier homme » qu'il dessine - et que nous sommes donc - peut encore avoir des rapports humains avec ses propres descendants. Ou nos enfants sont-ils voués, dès leur conception, à une existence de production-consommation, dans l'attente messianique du nouvel iPhone et de l'ultime version de Google Map ?

Les transhumanistes, eux, postulent la fin de l'être humain biologique et son remplacement par des êtres nouveaux, utilisant à la fois le clonage, la génétique et toute amélioration technologique du corps humain, y compris de notre cerveau. Ces gens-là ressemblent aux nazis : ils ne pensent qu'à leur groupuscule de surhommes autoproclamés, sans aucun souci des 7 milliards d'humains qui peuplent cette planète et qui resteront pour eux d'une « race » inférieure. Malheureusement, les transhumanistes et quelques autres apprentis dictateurs ont pignon sur rue, et influent certaines entreprises globales ou la direction de plusieurs recherches fondamentales.

La dette des enfants envers le passé

Les enfants, parce qu'ils sont l'avenir, sont forcément concernés par l'évolution du monde. Mais aujourd'hui, d'autres filets cherchent à les emprisonner dans un système clos, qui n'envisage le futur que dans la technologisation à outrance. L'un des plus efficaces de ces filets est la dette, corollaire obligé de la marchandisation proprement dite. En France, tout bébé qui naît aujourd'hui est endetté de 22 000 €. Il s'agit de la dette formidable accumulée par l'État depuis que le monde financier lui a imposé ses propres lois. Cet endettement des bébés implique qu'ils vont devoir rembourser notre dette. Or, les

mécanismes actuels, qui ne semblent pas à la veille d'un changement, impliquent que bébé va devoir consommer, car c'est par la consommation que l'État récupère une partie de l'argent dont il a besoin pour alimenter un système privé qui, à son tour, va l'investir dans la production de biens de consommation... Et bébé va devoir vite grandir et travailler pour payer des impôts, mais c'est une autre histoire, et c'est aussi l'histoire de tout bébé, tout enfant, tout adulte...

Plus souterrain que cette dette palpable et mesurable : ses implications éthiques et sociales. La situation actuelle fait courir les débits que l'ensemble du corps social accumule dans les banques, et les reporte sans cesse d'une génération sur l'autre puisque nous sommes sans cesse en train d'emprunter pour payer le capital que nous devons, augmentant ainsi la somme totale à rembourser dans une spirale ahurissante. Une génération meurt sans avoir jamais soldé les comptes ; elle ne laisse que du passif, et de nouveaux crédits viennent sans cesse grever le budget d'une nouvelle vague de personnes productives. Cette nécessité que nous *nous* imposons de rembourser le passif du passé implique que nous participions à ce système qui nous broie. N'est-ce pas là, avec la technologisation du vivant, l'autre aspect fondamental de la marchandisation des nouvelles générations ? Or, cela permet à la technologie de se développer au point de nous envelopper et de nous fagociter, car pensons-y : comment toutes ces recherches seraient-elles possibles sans le recours à des crédits immenses qui hypothèquent notre propre futur proche, sans aucune garantie pour un avenir radieux ?

Cependant, et malgré tout l'appareil idéologique qui se déploie depuis vingt ans pour le transfigurer en le déshumanisant, le biologique n'a pas perdu la partie...

Quel avenir ?

L'instrumentalisation nous rend tributaires de prothèses technologiques. Ce matériel mort ne correspond plus à de simples outils artisanaux ou industriels, qui prolongeaient nos membres - mains, bras et jambes. Les appareils technologiques contemporains suppléent désormais nos yeux, nos oreilles, nos sens ; certains constituent de véritables encéphales externes, des cerveaux-bis. En prime, ils nous font cadeau du don d'ubiquité...

L'instrumentalisation tend ainsi à nous ôter une part de ce qui fait de nous, avant tout, des êtres biologiques et simplement naturels. Le débat sur l'inné et l'acquis sera bientôt obsolète, car aujourd'hui la véritable question est celle de la valeur éthique des acquis et de la manière dont nous les absorbons. Ces acquis finissent par nous constituer au sens fort du terme ; disons mieux : nous cannibaliser. Ils deviennent presque innés... Nous vivons une perte de liberté et d'autonomie, jusqu'à une atteinte à notre faculté naturelle de vivre.

Exubérance et paix, ou compétition et lutte pour la survie ?

Nous nous adjoignons toujours plus de matériel mort pour mieux vivre, disons-nous. Or, on peut penser que vivre, c'est d'abord découvrir le monde, le partager, l'aimer avec les autres, et non étendre nos capacités physiques individuelles par le biais de matériels et de technologies, lesquels coûtent cher et nous imposent de passer du temps à leur acquisition. Vivre, c'est être - et non posséder, accumuler et avoir. Mais si la vie est

exubérance, si elle est découverte pacifique de l'espace du monde et invention de notre autonomie, si elle est une clairière conviviale où l'empathie l'emporte sur la destruction de l'autre, que faire de nos bébés de nos enfants ? Comment les préparer au monde, à ce monde tel qu'il nous est donné, si ce qui y règne est, à l'inverse, la jungle et la compétition, l'exclusion et la destruction, le dépassement du vivant par le biais de prétendues améliorations technologiques ? Préparer nos enfants à *changer* le monde, n'est-ce pas décider pour eux qu'ils devront assumer un risque majeur, celui d'être décalés et inadaptés une fois adultes ? Pouvons-nous assumer pour eux l'hypothèse qu'ils se trouveront, une fois adultes, marginalisés par la masse de ceux qui consentent à ce monde ?

Ce qui les attend, en l'état actuel, semble en effet se résumer à quelques axes politiques et économiques bien connus : compétitivité, domination et répression. Il se produit donc une contradiction entre les aspirations supposées à la liberté et la canalisation forcée des instincts, contradiction qui se joue dès le plus jeune âge, peut-être dès les premiers mois. Il existe ainsi des chaînes de télé et des sites internet pour les enfants dès l'âge de six mois, comme Baby TV ou Baby Einstein, qui s'adressent aussi aux parents et veulent les convaincre de l'utilité sociale de l'écran à un tel âge. Devons-nous laisser penser à nos enfants que la découverte du monde passe par un écran, qui serait la fenêtre idéale sur l'univers ? Les priver d'écran, est-ce désormais prendre le risque d'en faire de futurs chômeurs, les priver de chances de réussir dans le monde *tel qu'il est devenu* ?

Une évolution irréversible ?

Cette inquiétude sur l'évolution du monde s'exprime souvent, dans le quotidien, à travers cette présentation désespérée de l'alternative : un futur technologique ou le retour vers le passé. Le fameux mythe du nucléaire ou de la bougie, cette fois appliqué à l'ensemble de ce que nous offre la technologie : soit nous sommes dans un radieux futur nucléaire, soit nous sommes de vieux grincheux sans envergure, se satisfaisant de la pauvre flamme d'une bougie aux relents paléolithiques. Telle est la mystification du progrès comme équivalent à un mieux quantitatif. Du côté des enfants, cela implique que nous nous adaptions, donc que nous rendions nos enfants aptes au futur technologique, ou alors ils souffriront toute leur vie d'une sorte de décalage, et nous, leurs parents, également. Comme si, conscients que nous devenons dépendants de nos outils, voire nous-mêmes les instruments de machineries sociales extrêmement complexes - ou de simples déchets des processus de gestion des ressources humaines... -, nous ne pouvons plus que nous réfugier dans l'acceptation et la résignation à prendre à bras le corps le futur technologique, ou alors dans la politique du refus de voir, du refus de comprendre.

Pourtant, le sentiment de l'exubérance de la vie et de l'immensité potentielle de chaque destin humain nous agit malgré cette « amicale » pression du mythe du progrès technologique. Nous savons tous, émerveillés devant un tout jeune enfant, qu'une infinité de possibles s'offrent à lui. Et certes, la réalité et tout système structurant peuvent avoir pour conséquence de canaliser cette exubérance, c'est-à-dire de réduire considérablement les possibles. Mais pas forcément : c'est le rôle de l'école, de l'art, de la culture ou encore du voyage ou de la discussion que d'élargir le champ des possibles.

Pensons à la langue, à notre capacité à nous exprimer, à l'ouverture infinie qu'elle procure sur l'univers et l'humanité. Attardons-nous sur cette merveilleuse capacité qu'ont tous les

enfants, à part quelques cas extrêmement rares, à assimiler des systèmes d'une complexité inouïe, sans aucun bagage préalable, en démêlant dans la multiplicité des sons, des mots et des phrases qui leur parviennent des sens, des constructions, tout une grammaire. La théorie linguistique la plus récente affirme que nous posséderions tous, inscrite dans nos gènes, une même « grammaire universelle ». Peu à peu, l'enfant oublierait les constructions qui, dans cette grammaire commune de l'humanité, ne correspondent pas à sa langue maternelle. Nous apprendrions donc à parler en oubliant les possibilités langagières invalides dans notre propre langue.

Hélas, la première utilisation pratique qui se dessine de cette théorie a priori est de mettre à profit cette grammaire universelle pour mieux faire fonctionner les ordinateurs. Quand on se rappelle que l'inventeur de la cybernétique, Norbert Wiener, a fini par s'en méfier au point de la définir comme « l'usage, par des humains, des êtres humains », nous pouvons nous aussi nous inquiéter, et pas seulement rester émerveillés...

Quant aux enfants qui ne parlent pas, le réseau Deligny a bien, en son temps, montré comment ces enfants n'étaient ni dépourvus de langage, ni incapables d'exister, malgré le désastre que représente a priori de naître mutique dans un monde qui a élevé le langage parlé au rang de valeur suprême du genre humain. Ces mutiques psychotiques, autistes au dernier degré, ont un langage, que les membres du réseau Deligny se sont attachés à mettre en évidence. C'est par l'effort de décryptage de ce langage que ce réseau a procuré à ces enfants-là une ouverture sur la vie que le système leur refusait d'emblée.

L'avenir passe par l'exubérance de la vie

L'enfant, depuis sa naissance, se trouve ainsi au cœur de multiples conflits, dont la marchandisation du vivant, y compris humain, est sans doute de nos jours l'expression la plus évidente. Le spectacle du monde contemporain, fait d'exploits technologiques et de toute-puissance des objets, du robot à tout faire jusqu'à la fusée vers Mars, réclame des êtres qui croient en lui, et non des critiques voulant rêver l'univers ou améliorer la société ! L'alternative peut sembler manichéenne. Elle peut cependant être poussée à son paroxysme : ne vivons-nous pas le choc entre le biologique et le synthétique, jusqu'à la possible destruction de la vie naturelle ? Pensons à la crise écologique, aux guerres, aux pollutions quasi définitives comme la radioactivité, etc. Tout cela n'a plus rien à voir avec le vivant ni avec la liberté, avec l'exubérance qui caractérise les formes de vie.

Un bébé est une bonne image de cette exubérance de la vie. L'ethnologue Robert Jaulin parlait d'« alliance avec l'univers ». Il faut entendre par-là la capacité de chaque être humain à embrasser tout l'univers dont il constitue à la fois une partie et l'image du tout. Chez ceux que nous appelons les peuples primitifs ou peuples-racines, cette alliance avec l'univers motive et guide les premiers pas de l'enfant comme ceux de l'adulte. Cette alliance est exubérance car il s'agit d'embrasser *tout* l'univers duquel, chacun, nous sommes à la fois un acteur et une image. Notre envie d'univers, au sens du monde des vivants, animaux, plantes et humains, est ce qui nous constitue parce que notre réalité biologique l'implique et ne peut être conçue, d'emblée, que comme alliance. Il faut toute la puissance des idéologies pour en arriver à nous montrer notre univers comme une jungle dans laquelle notre destin est de lutter, dans un formidable combat de tous contre tous qui est l'inverse même du sens de la vie, de toute vie. Pourtant, par-delà ces idéologies mortifères, les enfants s'émerveillent encore de l'infinie beauté et complexité de la vie

qui les entoure. Cela, l'enfant le peut, mais l'adulte qui pointe en lui risque de détruire cette capacité à aimer l'univers.

Exubérance, donc, contre domination et marchandisation. C'est sur ce conflit et ce qu'il a de positif qu'il faut désormais insister. Le fait même que le conflit existe, chez les parents, chez les éducateurs, chez tous ceux plus généralement qui s'intéressent aux questions liées au futur du monde, montre que l'évolution vers le tout technologique comme seule solution à nos problèmes n'est pas irréversible.

Vers un dépassement des tensions

Apportons donc de la nuance, et beaucoup, dans la vision tranchée qui s'impose souvent dans les conversations du quotidien. L'alternative n'est pas entre un repli frileux sur le passé et l'acceptation enthousiaste d'un futur glacé et technologique.

D'une génération à l'autre : toujours le défi du futur !

Le monde, disait Hannah Arendt, doit protéger les jeunes générations, mais il doit aussi se protéger des jeunes générations - en n'acceptant pas tout ce qui vient de la jeunesse sous prétexte que la jeunesse est l'avenir du monde. C'est dire que chaque vie, comme chaque génération, est le lieu d'une confrontation entre une multitude de voies potentielles. Certaines sont qualifiées de réalistes, d'autres d'utopiques ; elles peuvent être positives, réactionnaires, modernistes, illusoirs, etc. Le monde dans lequel nous vivons est bien au cœur d'une mutation entamée avec la révolution industrielle, et le regard que nous portons sur l'enfance est lui aussi, forcément, en mutation. Les enfants sont l'avenir, mais quel avenir ? Ne l'oublions pas : si instrumentalisation de l'enfance il y a, ce ne peut être qu'au service du système.

En même temps que nous réfléchissons à l'enfance, nous pensons au futur - le nôtre et le leur. L'éducation et l'inclusion des enfants dans la société des adultes impliquent des moyens financiers, qui manquent actuellement du fait de la crise du système, du creusement du gouffre entre riches et pauvres, de la perte du sens de l'intérêt collectif et de la dissolution accélérée de la société en communautés plus ou moins hostiles les unes aux autres, voire en individus obsédés par leur narcissisme. La contradiction se situe entre, d'un côté l'importance proclamée de la préparation de l'avenir et le rôle central de la formation des nouvelles générations, de l'autre l'incapacité des sociétés à prendre vraiment un virage humaniste et à se donner comme priorité l'éducation de ces générations nouvelles.

Un système moins fort qu'il n'y paraît

Dans la pratique et le quotidien, l'incapacité actuelle du système à tout contrôler avec efficacité et à injecter les ressources budgétaires là où elles seraient nécessaires pour sa survie aboutit à une crise sociale profonde. Il faudrait convaincre les enfants et leurs parents que nous vivons bien dans ce « meilleur des mondes » possible, mais pour cela, il faut les nourrir, les instruire, leur procurer des loisirs et de la culture, et cela devient de plus en plus aléatoire. Les enfants sont peut-être instrumentalisés, mais le système en

aura-t-il encore longtemps les moyens ? Il ne restera que le bâton et plus aucune carotte pour nous faire avancer !

La tension s'accroît, entre ceux qui œuvrent à la conservation de l'existant et ceux qui travaillent à l'ouverture de nouveaux espaces de liberté. Le conflit se noue entre, d'une part, les États et les grandes entreprises qui voudraient nous contrôler et nous vendre massivement leurs marchandises, tandis que, d'autre part, souvent à des niveaux locaux, des adultes produisent et s'organisent sans aide, et bientôt peut-être instruiront les enfants en dehors du système scolaire étatique. Ce craquement devient plus palpable, par exemple dans le refus des consommations aliénantes comme les produits génétiquement modifiés ou tous ces appareils qui tombent en panne quelques semaines après la fin de la garantie. Le mécontentement est sourd, mais nous l'entendons gronder, même s'il peine à se constituer de façon autonome et ouverte. Quoi qu'il en soit, l'instabilité de la situation ouvre des voies à un possible dépassement du blocage actuel.

Ce qui est passionnant, dans l'époque actuelle, est que les voies de cet éventuel dépassement se jouent à tous les niveaux. Il en va de la responsabilité collective, des responsabilités individuelles, notamment celle des parents vis-à-vis de leurs enfants, et nous retrouvons le problème crucial du lien entre les parents et les éducateurs d'une part, l'ensemble de la société et le système d'autre part. Les enfants se retrouvent, bien malgré eux sans aucun doute, au cœur de ce débat politique, qui menace, sous la montée des tensions, de tourner au conflit ouvert.

L'enfance est-elle donc politique ?

Nous n'allons pas, ici, décider de l'avenir ou de la survie du capitalisme, ce qui d'ailleurs n'a aucun sens *in abstracto* : c'est l'avenir qui nous le dira, comme d'habitude ! Mais l'avenir, c'est nous qui le construisons. Michel Foucault affirmait que le pouvoir avait cherché, en Occident, à contrôler de plus en plus étroitement d'abord les lieux puis les individus. De plus, affirmait-il, le pouvoir n'a pas intérêt à s'exercer aux dépens de la société, et notamment contre son activité économique, car c'est bien elle qui nourrit les États, l'économie et les dirigeants.

Le Pouvoir prend soin de nous...

Sous l'Ancien Régime, les monarques prélevaient trop d'impôts ; leurs sujets devaient partir à la guerre et se faire tuer dans la force de l'âge, au moment où ils auraient pu cultiver leurs champs, et cela représentait des pertes économiques très élevées. La solution, ou plutôt les solutions ont consisté à mieux contrôler l'individu pour éviter qu'il ne se rebelle et à accroître sa dépendance à l'égard du pouvoir. Telle est le sens de la « biopolitique » selon Foucault : un pouvoir qui contrôle la vie humaine et s'en nourrit. Le passage de l'Ancien Régime à la République n'a pas contrecarré ce processus, bien au contraire : il l'a rationalisé en utilisant les connaissances propres à l'époque. De nos jours, le contrôle des individus passe d'abord par le biais économique. L'on pourrait résumer ainsi le dilemme de toute personne insatisfaite de la vie que le système lui impose : « Je voudrais ne pas sauver ce système dont je sens bien qu'il me broie, mais ce système qui me broie à terme est aussi celui qui me nourrit pour le moment... »

Notons ici que c'est une autre façon de décrire le « Malencontre » de La Boétie : la rencontre de l'humanité et de chacun de nous en particulier avec le Pouvoir. Or, l'instrumentalisation des enfants est une forme de ce Malencontre, et elle est acceptée comme la servitude volontaire que dénonça magistralement La Boétie. Et servitude volontaire, l'instrumentalisation l'est bien puisqu'elle procure un confort immédiat certain à celui qui l'accepte ou s'y soumet.

Dès le berceau, les enfants, de même que les adultes, sont enserrés dans un faisceau d'implications ou d'obligations économiques : allocations diverses, congé parental - obtenu « grâce » à l'enfant -, consommation de produits spécialement étudiés pour bébé, vêtements avec des effets de mode ou de marque dès la naissance, etc. Sans oublier les comptes d'épargne et même, dans certains pays, les plans d'épargne études car étudier coûte si cher que très tôt les parents investissent pour l'avenir. Tout cet arsenal, dont l'enfant ne se rend pas compte sans doute avant six ou dix ans, voire davantage, existe bel et bien.

Choisir entre répression et liberté, mais à quel prix ?

Il serait sans doute assez délicat de préciser ce qui, dans les actes quotidiens des parents vis-à-vis de leur enfant, est vraiment dégagé de ces obligations ou incitations économiques, en fonction de la société dans laquelle ils vivent. Le choix de faire vacciner ou pas son enfant est ainsi conditionné par la marginalisation que nous entrevoyons si nous refusons le vaccin. Utiliser des couches jetables n'est pas équivalent à utiliser des couches lavables, car le regard des autres, s'il est conformiste et critique une position considérée comme marginale voire irresponsable, n'est en fait que le discours du Pouvoir, intégré par certains des individus qui nous entourent.

En ce sens, l'enfance est un terrain politique, dans lequel les enjeux sont dissimulés. Ils le sont car, ainsi, le pouvoir nous laisse l'illusion que nous aurions toute latitude pour décider de l'avenir de notre enfant. Ce qui n'est pas le cas et ne l'a sans doute jamais été à aucun moment de l'histoire humaine - mais aujourd'hui, on voudrait nous le faire croire...

L'exubérance de la vie infantile entre en jeu

Cette caractéristique de l'enfance qu'est l'exubérance de la vie, cette faim de tout voir, tout comprendre, tout aimer, tout saisir, s'oppose au Pouvoir sous sa forme de répression des désirs des individus - du moins des désirs qui sont hors des cadres du système de production-consommation. L'exubérance propre à chaque individu devient d'abord politique puisque le système de contrôle opère au niveau de chacun d'entre nous. Vivre notre exubérance, c'est vivre en dehors du Pouvoir, et même contre lui ; l'exubérance s'oppose à l'instrumentalisation. C'est le Pouvoir qui, dans sa volonté totalitaire d'inclure de force les individus, même à peine nés, dans le système qui le fait vivre, nous oblige à tenir sur l'enfance un discours politique. Le Pouvoir fait de l'enfance une question politique et de l'enfant un être pleinement politique.

D'où le dilemme que se pose aujourd'hui tout éducateur. La pensée politique des enfants qui grandissent leur vient forcément, et comme toujours, à la fois de la pratique - la réalité qu'ils vivent - et de références qui peuvent les aider à se situer dans ce monde. Mais cette fois, l'exubérance de la vie a trouvé un adversaire à sa taille : face à elle, la force qui se dresse dans ce monde technologisé à outrance semble irréductible. Ou plutôt

elle déploie actuellement toute sa puissance nocive. C'est une forme « totalitaire » : elle voudrait embrasser la totalité de nos vies, et même, par certains aspects, la Vie elle-même, tout ce qui est naturel - par opposition au synthétique.

Ennemis et faux-amis de l'enfance

Mais nous avons des atouts, et c'est sur cela que nous pouvons aujourd'hui nous appuyer. Puisque l'enfance est politique, parlons politique ! La politique est - hélas ? - le seul domaine de l'activité humaine où nous ne rencontrons que des amis et des ennemis. On peut détester Beethoven ou l'adorer, on ne dira jamais qu'il est un ennemi, tandis qu'en politique, certains sont malheureusement des ennemis, en ce sens qu'ils ont un pouvoir de nuisance inouï sur la vie des autres, donc la nôtre. L'art de la politique consiste en grande partie à discerner nos amis de nos ennemis... Il y a en effet des amis de l'enfance - et de l'exubérance de la vie - et des ennemis de l'enfance. Certains le sont à l'évidence, tels ces centres d'adaptation forcée et les maisons de redressement qui refleurissent çà et là. Aux États-Unis, les maisons de correction font leur grand retour, sur le territoire national ou dans des pays voisins, avec des règlements d'une dureté incroyable. Il s'agit dans ces camps de redresser dans le sens le plus rétrograde de ce terme des enfants qui sont sortis des rails, d'après les adultes qui s'en disent responsables. Oui, il existe des ennemis de l'enfance, mais la plupart sont plus insidieux que ces nostalgiques caricaturaux d'un âge de fer, dont souffrent aujourd'hui des centaines d'enfants.

Marcuse disait que la tolérance était certes une éminente qualité humaine, mais qu'il existait une forme de tolérance qui arrivait à l'inverse du résultat souhaité. Il l'appelait la « tolérance répressive » : nous ne devons pas tolérer ce qui finira par nous opprimer. En matière d'enfance, l'enjeu est complexe à décoder. Des enfants souffrent ou sont heureux, et ce sont les adultes qui ont décidé pour les enfants. Y compris les adultes qui se fondent sur une observation de longue durée des enfants. Car, en dernière analyse, ce sont les adultes qui imposent des lois sociales, conçoivent des programmes scolaires, écrivent les livres pour la jeunesse, élaborent les théories d'éducation, organisent les programmes de loisirs et de jeux pour l'enfance.

Il ne s'agit pas là de remettre en question la compétence ou la justesse de certaines théories. Nous ne serions pas forcément tous d'accord sur les théories « justes » ou « erronées ». Il s'agit plutôt de considérer qu'en effet, ce ne sont jamais les enfants qui s'expriment eux-mêmes, et que les adultes sont encore pires qu'eux : ils sont toujours, sans exception, façonnés par leurs convictions, les événements qu'ils ont vécus, etc. Il n'y a donc aucune objectivité possible ? L'idée est ici que la seule donnée objectivement incontestable - et d'ailleurs incontestée à notre connaissance - est justement l'exubérance de la vie.

Ce n'est pas là une interprétation, mais un simple fait, une « banalité de base ». La vie est présente jusqu'au fond des océans - il y a un demi-siècle à peine, on ne connaissait quasi rien des animaux des grands fonds, et l'on pensait qu'ils étaient rarissimes car l'on n'avait pas encore compris les stratégies extraordinaires d'adaptation du vivant à des conditions a priori insupportables. La vie est revenue autour de la centrale de Tchernobyl, sur des terres extrêmement irradiées, même si la quasi-totalité des animaux qui sont de retour ne vivent pas très vieux. La vie humaine reste le plus formidable réservoir d'imagination, de poésie et de créativité que l'on puisse imaginer. La vie est exubérance. C'est sans doute la

condition fondamentale pour qu'elle se maintienne, car ainsi, chaque espèce, en occupant son territoire du mieux qu'elle peut, semble mieux armée pour subsister.

Avec l'enfance, et la possibilité de son instrumentalisation totale, c'est rien de moins que l'identité même de l'humanité qui se joue.

L'exubérance de la vie contre des sociétés mortifères

Aujourd'hui, dans ce monde en mutations incessantes et incontrôlables, nous pouvons relancer ce débat, le nourrir de notre envie de vivre pleinement cet avenir proche et si incertain mais si exaltant parce qu'incertain. Tout est ouvert, tout est à construire. Nous pouvons poser l'exubérance de la vie comme un authentique axe politique, essentiel, et faire de l'émancipation des enfants le premier enjeu de l'avenir. À l'inverse, évoquer la question du péril écologique sans avoir à l'esprit le choc de l'exubérance de la vie avec la survie mortifère imposée par l'économie globale revient à parler pour ne pas dire grand-chose de profond... Ce négatif appelle en creux le positif de perspectives fondées sur le vivant et la liberté.

D'ailleurs, pouvons-nous nous défilier ? Sans doute pas : *nous vivons une injonction éthique* de nous mettre à la tâche. Cela n'est pas si difficile, car nous sommes portés par l'exubérance de la vie dont les bébés et les jeunes enfants sont les meilleurs témoins et les plus éloquents avocats. Comment faire ? Tout d'abord reprendre quelques idées fortes.

Privilégier l'être plutôt que l'avoir est un programme fondamental pour la petite enfance.

Penser collectivement l'individu, depuis sa plus petite enfance, est l'autre face de notre action. « Je me révolte donc nous sommes », disait Camus dans *L'homme révolté*, et n'est-ce pas là, finalement, ce à quoi nous devons préparer nos enfants : à se révolter et à être-ensemble !

Philippe Godard, Arbois, 10 novembre 2012